

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La clameur de la marginalité

André Vanasse

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (2005). La clameur de la marginalité. *Lettres québécoises*, (118), 3–3.



La clameur de la marginalité

Assistons-nous à un changement de cap? La littérature trash dont parle Sébastien Lavoie dans sa nouvelle chronique est-elle l'expression d'un ras-le-bol et le signe précurseur que notre société est en train de changer de cap après avoir subi le pouvoir des technocrates pendant vingt-cinq ans?

Avant de commencer cet éditorial, je voudrais signaler aux lecteurs que *Lettres québécoises* fait peau neuve. De façon presque spectaculaire, devrais-je dire : nous passons de 64 à 72 pages et, de plus, nous adoptons l'impression en deux couleurs pour rendre la présentation plus agréable. C'est pour nous une façon de marquer le trentième anniversaire de la revue qui sera officiellement célébré lors de la sortie du numéro d'automne 2005 au Salon du livre de Montréal.

Dans la foulée de ce renouvellement, nous voulons saluer deux nouveaux collaborateurs, Josée Bonneville, professeure au cégep de Saint-Laurent, qui traitera du roman, et un jeune crack, Sébastien Lavoie, qui a créé un site Internet sur la littérature québécoise (www.lire.ca). Son rôle, à *Lettres québécoises*, sera de porter un regard curieux et attentif sur les littératures en émergence.

LA LITTÉRATURE TRASH

De fait, Sébastien Lavoie est un peu responsable du présent éditorial. Le propos de sa première chronique, c'est la littérature *trash*. Littérature qu'on pourrait qualifier moins de scatologique que de foncièrement anarchique et vulgaire. Sa chronique m'a fait réfléchir. Je me suis dit dans un premier que j'étais *a priori* allergique à cette littérature qui ne se préoccupe guère du respect de la langue policée, qui utilise sans vergogne la langue parlée dans ce qu'elle a de plus « sloppée », l'émaillant à tout vent de mots anglais comme si c'était naturel, comme si la langue anglaise était un bien culturel qui nous appartenait en propre.

Puis, après réflexion, je me suis dit que la littérature *trash* était un cri de protestation. Le refus de l'ordre établi. Une manière de lancer à la face de la société cette vérité qu'à côté des bien nantis, il y a les laissés-pour-compte, les « béès » (comme l'écrit le poète Yves Boisvert), les délinquants, les étudiantes tout autant que les étudiants qui font la rue pour payer leurs études (genre Nelly Arcan), les drogués qui vivent dans des univers dont on n'a pas toujours une juste idée, en somme tous ceux-là qui vivent dans un monde parallèle et qui transgressent constamment les règles de la bienséance simplement parce que c'est leur seul moyen d'expression ou, pire encore, leur seule façon de survivre.

LA PROLIFÉRATION DU VULGAIRE

La chronique de Sébastien Lavoie m'a aussi fait réfléchir à l'évolution de notre société. Tout à coup, je me suis demandé comment il se faisait que des phénomènes comme celui-là étaient montés en épingle alors qu'ils étaient plus ou moins repoussés sous le tapis il n'y a pas si longtemps. Comment se fait-il qu'on assiste à la montée de téléromans de plus en plus vulgaires? La série *Les Bougon*, par exemple, attire des millions de téléspectateurs alors que chaque émission fait l'apologie du vol, de la malversation, de l'exaction, de la fraude, de la malpropreté,

de la sexualité débridée. *Les Bougon*, c'est l'expression la plus absolue de la « non-rectitude politique »! Et puis, cette année, voici que la série *Cover Girl* envahit nos écrans. Les travestis et leurs « bitcheries » sont l'objet d'un téléroman dont les cotes d'écoute semblent, là aussi, absolument réjouissantes pour Radio-Canada. On pourrait nommer d'autres émissions, *Délect. Inc.*, *Minuit, le soir*, etc., qui dessinent le portrait de marginaux — on a eu droit l'an passé à *Temps dur*, une série, fort bien faite du reste, sur le monde carcéral — qui sont l'antithèse de *La famille Plouffe* ou de *Quelle famille*, émissions-phares d'il y a quelques décennies.

UN VENT DE RÉVOLTE

Ce que je me disais en fait, c'est que semble souffler depuis quelque temps sur le petit monde québécois un vent de révolte qui se fait sentir de façon de plus en plus évidente dans nos productions culturelles. Et du même coup, je me suis demandé si l'ère des technocrates, celle des M.B.A. patentés et des administrateurs de grandes écoles, de même que celle des gourous de la finance et des grands spécialistes des REER, tirait à sa fin?

Les plus jeunes ont peut-être oublié qu'il y eut un temps où la société québécoise était en pleine ébullition. Nous brûlions la chandelle par les deux bouts et n'en n'étions pas malheureux pour autant. Puis, la droite, celle du bon sens et de l'intelligence est venue mettre de l'ordre dans la ménagerie (aux yeux des bien-pensants, nous vivions de façon vraiment bête!). À partir des années quatre-vingt, la loi et l'ordre furent restaurés. Les syndicats furent durement malmenés — on se souvient que trois chefs syndicaux ont été mis en prison dans les années soixante-dix, c'était le début de la fin —, sinon muselés, avec pour résultat que la droite a pris le pouvoir partout, tentant tant bien que mal de remettre de l'ordre dans une société qui avait perdu le nord et qui s'en allait à vau-l'eau. La question qu'on se pose après coup : aurait-on réussi à juguler un tant soit peu le déficit si les taux d'intérêt n'avaient pas chuté sous la barre des 6 % depuis plus de dix ans? Un cadeau des dieux, disons-le sans détour, car imaginons un instant que les taux d'intérêt se soient maintenus à 20 % comme lors de la crise du pétrole en 1981. Ça aurait été la catastrophe et rien n'aurait changé. Nous serions plus endettés que jamais. Ce que je veux signifier en clair, c'est que ces grands technocrates de l'État n'ont réussi que parce qu'ils ont bénéficié de conditions exceptionnelles qui leur ont permis de diminuer la dette, tout en mettant tout le monde au pas et particulièrement les moins bien nantis (pensons tout simplement aux coupures drastiques pratiquées dans l'assurance-emploi grâce auxquelles le gouvernement fédéral a pu accumuler des milliards en cotisation et utiliser les surplus pour payer la dette nationale).

UN RAS-LE-BOL?

Je ne veux pas dire que ce virage à droite a été une erreur majeure dans notre société, mais simplement indiquer qu'après trente ans d'un régime plus ou moins répressif qui culmine avec l'ineffable Jean Charest, tout se passe comme si la population en avait ras le bol et qu'elle le manifestait par l'art (qui est souvent le signe annonciateur des changements à venir). Et si on faisait sauter la baraque? se disent plusieurs qui en ont marre de marcher au pas et de vivre comme des esclaves dans une société sans pitié pour ceux qui se veulent marginaux. Nous sera-t-il permis de respirer un jour?

Qu'on s'entende bien, la littérature *trash* n'est pas un phénomène nouveau (Sébastien Lavoie cite des auteurs comme Victor-Lévy Beaulieu et Christian Mistral), mais elle est soudain vue avec plus d'intérêt, elle éclate pour ainsi dire au grand jour, sans doute parce qu'elle est l'expression d'un mal-être que plusieurs vivent présentement. Et c'est cet aspect que je trouve intéressant, à savoir le signal d'alarme que lancent cette littérature et ses épigones, les téléromans, pour nous faire comprendre qu'il est temps que les choses changent.

Mais les choses changeront-elles vraiment? C'est à voir...